

En quelques minutes, tout le monde fut sur pied à la ferme, et les fils de Jean Fêru accoururent.

Martinet, qui avait tant tenu à se ménager un alibi, était bien loin de se douter tout à l'heure qu'il l'achèterait à ce prix.

Les fils se joignirent au père et on allait faire un mauvais parti au jeune braconnier, lorsqu'un secours inespéré lui arriva.

Au clair de la lune, les battants et le battu virent apparaître le tricone d'un gendarme.

Jean Fêru cessa de frapper, ses fils se sauvèrent, Martinet se mit à crier plus fort.

Le gendarme, qui s'en revenait de quelque expédition, s'approcha et dit :

— Ah ça ! on se bat donc ici ?

— A moi ! au secours ! on m'assassine ! répéta Martinet.

Jean Fêru jeta sa fourche.

— Misérable, dit-il, voici le brigadier auquel je vais raconter ce qui en est.

C'était, en effet, le brigadier lui-même, à qui le fermier et Martinet avaient affaire.

Le brigadier, s'étant interposé entre Jean Fêru et Martinet, dit à ce dernier :

— Mon garçon, je connais Jean Fêru, c'est un homme juste et qui n'est pas méchant. Si tu as été battu, c'est que tu lui as joué quelque mauvais tour.

— Mais non, dit Martinet.

— Tu es braconnier de profession, reprit le brigadier. Sans doute que Jean t'aura surpris posant des collets dans ses lapinières.

Mais Martinet se récria vivement :

— Si maître Jean, dit-il, veut parler la vérité vraie, il vous dira que j'ai passé la soirée chez lui.

— C'est la vraie vérité, répondit le fermier.

— Alors, demanda le brigadier, pourquoi vous querellez-vous ?

— Ce ne sera pas long à dire, reprit le fermier. Ce garçon-là cherche à enjôler ma fille, que je veux, moi, établir honnêtement. Ce soir, je lui ai signifié qu'il eût à ne plus mettre les pieds à la ferme : il s'en est allé ; mais au bout d'un quart-d'heure, il est revenu rôder autour de la maison et je l'ai surpris proposant à ma fille de l'enlever. Alors la colère m'a pris et je suis tombé dessus à coups de fourche, continua simplement Jean Fêru.

— Vous avez eu tort, maître, dit le brigadier. On ne doit pas se faire justice soi-même.

Puis il prit Martinet par le bras et lui dit :

— Viens-t'en avec moi, mon garçon, je te donnerai un bon conseil.

Martinet était peu satisfait de la manière dont il venait d'établir sa non-participation au crime qu'il soupçonnait, mais comme, après tout, il n'y avait rien à faire, pour le moment du moins, relativement à la Madeline, il suivit le gendarme.

Ce dernier l'emmena en lui disant :

— Ecoute, mon garçon, j'ai été jeune comme toi, et je comprends très-bien que les beaux yeux de la Madeline t'empêchent de dormir ; mais tu prends le mauvais chemin.

— Nous nous convenons dit Martinet.

— Oui, j'entends bien. Mais c'est pas le tout de convenir à la fille, il faut encore convenir au père. Si en place de *saignanter*, comme tu le fais, de braconner jour et nuit et de risquer sans cesse l'amende et la prison, tu travaillais, Jean Fêru te donnerait la Madeline.

— Oh ! dit Martinet, qui ne put maîtriser ses mauvais instincts, faudra bien qu'il me la donne.

— Il ne te la donnera pas !

— Mais puisque la Madeline veut bien que je l'enlève...

— Quelle âge a-t-elle ?

— Approchant seize ans.

— Sais-tu à quoi tu t'exposerais, si tu faisais cela ?

Martinet regarda le brigadier.

— Tu pourrais aller au bagne ou tout au moins te faire condamner à la réclusion.

Martinet tressaillit.

— Et tiens, poursuivit le brigadier, je te veux donner un autre conseil. Les capitaine de gendarmerie a reçu du préfet des ordres très-sévères qu'il m'a transmis. Ces ordres concernent les braconniers en général, ton père, tes frères et toi en particulier.

— Je ne chasse plus, dit hypocritement Martinet.

— Mais ton père continue...

— Pas en ce moment du moins. Il est malade, répondit Martinet à tout hasard.

— Eh bien ! tant mieux, dit le brigadier, car si par hasard il avait été en forêt cette nuit...

— Eh bien ? demanda Martinet avec angoisse.

— Il pourrait bien être pris...

— Ah !

— Et cette fois son compte serait bon, ajouta le brigadier, qui ne voulut pas s'expliquer davantage. Il a déjà deux condamnations...

— Mais puisque je vous dis qu'il est malade !

— Tant mieux ! répéta le brigadier. Et maintenant, bonsoir, mon garçon, et si tu m'en crois, tu deviendras travailleur... Peut-être qu'alors Jean Fêru te donnera sa fille...

Martinet quitta le gendarme et s'en alla en murmurant :

— Plus souvent que je ferai jamais un autre métier. Oh ! les gendarmes, je les ai-t'y en horreur !

## V

### LE RETOUR DE NICOLAS

Martinet s'était donc montré à son père et à son frère au moment où ces deux derniers délibéraient sur le parti à prendre.

Matthieu conseillait, on s'en souvient, à son père de se réfugier prudemment au fond de la forêt et d'attendre les événements.

Martin-l'Anguille hésitait. Sa fille venait d'arriver, toute rayonnante de son prochain bonheur ; il l'avait à peine vue ; il voulait la revoir encore. S'il partait, la reverrait-il ?

Et puis, comment lui expliquerait-on son absence ?

Martinet, en abordant son père et son frère leur dit :

— Vous ne seriez pas là, s'il n'y avait du nouveau.

— Ah ! tu crois ? fit Martin-l'Anguille d'un ton sombre.

— J'ai entendu les deux coups de fusil. Vous avez fait un mauvais coup, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Sur quel gendarme ? car ce n'est pas le brigadier, pour sûr.

— Qu'en sais-tu ?

— Je viens de le voir, le brigadier.

— Ah !

— Et je lui ai parlé, même ; et je lui ai dit que vous aviez mal au pied et que vous ne bougiez pas de la maison.